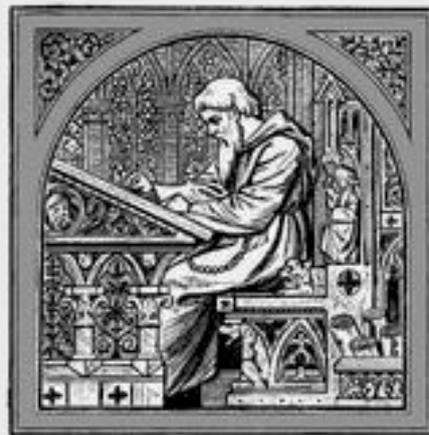


La Poésie décadente devant la science psychiatrique

Émile Laurent



Alexandre Maloine, éditeur, Paris, 1897

Exporté de Wikisource le 18/12/2013

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
<u>PRÉFACE.</u>	
CHAPITRE PREMIER. —	<u>L'évolution poétique</u>
CHAPITRE II. —	<u>Poésie et névrose</u>
CHAPITRE III. —	<u>L'excessivité des contrastes</u>
CHAPITRE IV. —	<u>L'excessivité des images et l'incohérence des idées</u>
CHAPITRE V. —	<u>La coloration des mots</u>
CHAPITRE VI. —	<u>Les verbes nouveaux</u>
CHAPITRE VII. —	<u>L'étrangeté et l'incohérence</u>
CHAPITRE VIII. —	<u>Mysticisme et érotisme</u>
CHAPITRE IX. —	<u>Futilité des décadences</u>
CHAPITRE X. —	<u>L'inspiration</u>
CHAPITRE XI. —	<u>Mysticisme et mélancolie</u>
CHAPITRE XII. —	<u>Genus irritabile vatum</u>
CHAPITRE XIII. —	<u>La cécité morale</u>
CHAPITRE XIV. —	<u>L'hypertrophie du moi</u>
CHAPITRE XV. —	<u>La soif des poisons</u>

CHAPITRE XVI. —

L'amour exagéré des bêtes

CHAPITRE XVII. —

Physiognomonie décadente

PRÉFACE

Il y a quelques années, j'avais déjà présenté, dans un article de Revue, quelques réflexions sur cette question de la poésie décadente dans ses rapports avec la dégénérescence. M. Frédéric Passy m'écrivait à ce sujet : « Je viens de me faire lire votre article *Poètes et Dégénérés* et je tiens à vous dire qu'il m'a très vivement intéressé. Me permettez-vous d'ajouter que ce n'est pas seulement comme étude médicale ou philosophique, mais aussi comme morceau littéraire d'une très haute valeur, que j'ai goûté cet article. Malgré ce qu'il y a parfois d'intéressant et même de remarquable, comme harmonie surtout, dans certaines de ces élucubrations malades, il serait bien désirable que les aliénistes puissent guérir une partie de ceux qui s'y livrent. J'aime et j'admire la poésie ; mais quand elle fait tort au bon sens, je préfère que l'on laboure la terre ou qu'on gâche du plâtre en se remettant les muscles et le cerveau en équilibre. »

Je n'ai rien voulu dire autre chose dans les pages qui vont suivre.

J'ai simplement voulu montrer que chez certains individus, la poésie n'était qu'une sorte d'extériorisation du détraquement cérébral, une manifestation de leur état d'infériorité mentale.

Certains dégénérés peuvent avoir des élans surprenants, s'élever sur les ailes de la poésie à des hauteurs presque inaccessibles, ciseler des vers d'une délicatesse exquise, d'une douloureuse et ravissante morbidesse, comme Verlaine ou J. Moréas, d'autres ne dépassent jamais une incohérente verbigération presque uniquement basée sur les assonances. Les premiers sont ce qu'on est convenu d'appeler des dégénérés supérieurs, des progénérés. Les seconds ne sont que des débiles et des faibles d'esprit. Mais chez les uns comme chez les autres, on retrouve, à certaines heures au moins, les signes incontestables, les stigmates indélébiles de la déséquilibration cérébrale. J'ai cru faire cette preuve en rapprochant leurs poésies de celles des aliénés et des dégénérés.

Certes je n'ai point voulu dire que tous les poètes que j'ai englobés sous l'appellation générale et mal déterminée de décadents soient des fous ou des imbéciles. S'il y a parmi eux des détraqués inférieurs, des débiles prétentieux

invinciblement voués à l'impuissance et à l'incohérence, il y a aussi d'incomparables artistes, d'inimitables ciseleurs de mètres, maîtres vraiment en l'art d'assembler et de faire se baiser au bout des vers des rimes sonores et harmonieuses, de faire rire ou pleurer les mots, d'évoquer en quelques verbes cadencés tout un monde d'images sombres ou colorées, riantes ou tragiques, de faire surgir au milieu du tumulte des métaphores le flot des idées. Mais si on examine de plus près ces mêmes poètes chez qui l'inspiration et le génie sont en quelque sorte intermittents, leur côté faible apparaît avec les tares psychiques ou morales qui les marquent du sceau de la dégénérescence. Forcément, à certaines périodes, aux heures mauvaises, cette infériorité se retrouve dans leurs conceptions, et la chute apparaît d'autant plus grande que le poète tombe de plus haut.

C'est encore ce que j'ai voulu dire.

E. L.

L'évolution poétique

« Je ne sais qui a dit, je ne sais où, que la littérature et les arts influaient sur les mœurs. Qui que ce soit, c'est indubitablement un grand sot. C'est comme si l'on disait : les petits pois font pousser le printemps. Les petits pois, au contraire, poussent parce que c'est le printemps, et les cerises parce que c'est l'été. Les livres sont les fruits des mœurs. »

Derrière ce paradoxe de Théophile Gautier se cache une grande part de vérité. Un auteur ne produit pas le livre qu'il veut. Il produit le livre qu'il peut, celui que lui inspirent et sa personnalité et le milieu qui l'entoure. Aussi certaines formes poétiques ne sont que les conséquences d'un état d'âme particulier. Cela ressort très nettement de l'étude de toutes les littératures, depuis leur enfance jusqu'à leur apogée et leur décadence.

Les peuples enfants revivent dans leurs poètes avec toute leur naïveté et quelquefois aussi toute leur brutalité. Les poésies des peuples primitifs sont les plus naturalistes qui existent, mais naturalistes au bon sens, ou mieux au sens exact du mot. On peint les choses et les êtres tels qu'ils sont, sans rechercher avec un besoin, en quelque sorte maladif, les côtés laids et repoussants de la nature.

Puis les mœurs s'épurent, les goûts s'affinent, les sentiments s'ennoblissent. La poésie reçoit immédiatement le contre-coup de cette transformation. Les poètes sortent du réel, grandissent les hommes, embellissent la nature, tout en restant humains. C'est l'âge d'or des littératures et des peuples, ce qu'on est convenu d'appeler les époques classiques.

La race a donné ce qu'elle pouvait donner de mieux ; elle a atteint son apogée ; elle ne va pas tarder à redescendre la pente opposée pour marcher à la stérilité et à l'anéantissement. Après les poètes des grandes époques, nous voyons des poètes qui voguent en pleine chimère, à la poursuite de l'irréalisable

et de l'irréel, à la recherche de ce qu'ils appellent l'idéal, un rêve de leur cerveau névrosé. Ce sont déjà des oiseaux qui battent de l'aile. Et bientôt ils désespèrent de trouver ce à quoi ils aspirent, « cette fleur bleue au cœur d'or qui s'épanouit tout emperlée de rosée dans le ciel du printemps, au souffle parfumé des molles rêveries. »

Alors naît le dégoût, une vague désespérance, et, dans la génération suivante, plus étiolée, et plus proche de la dégénérescence finale qui guette toutes les races, la décadence s'affirme de plus en plus. La poésie devient névrosée, malade, malade de l'adorable maladie de l'art, si vous voulez, mais malade.

Aux esprits malades, il faut une nourriture épicée, pimentée, cantharidée, médicamentée. Le vin ne chatouille plus le gosier de l'ivrogne ; il lui faut de l'eau-de-vie ou de l'absinthe. Et les peuples qui vont s'éteindre sont des ivrognes en poésie.

Le poète ne chante plus la vie, la grâce, la beauté. Comment le pourrait-il, puisqu'il est lui-même à l'agonie ? Il chante le vice qui le ronge, la maladie qui le meurtrit ; il chante la mort et la putréfaction. Il aime l'odeur des charognes sanguinolentes, la vue des ventres livides et suant les poisons. Il n'aime plus la blonde et pure jeune fille qui peuplait les rêves de ses mâles ancêtres ; il aime les drôlesses, et leurs vices, et leurs grâces canailles, et leurs caresses meurtrières. Pourtant cette poésie a encore ses beautés : la beauté de la mort, les grâces de la maladie. Ophélie et Juliette étaient belles jusque dans la mort. Et ces pâles et anémiques jeunes filles au teint exsangue, aux yeux alanguis, ces chlorotiques fiancées que la puberté décolore et rend si fluettes, ne sont-elles pas belles ? On dirait des lis malades, éclos trop vite sous l'œil trop blanc du matin.

C'est dans cette poésie morbide et cependant quelquefois pleine de grâce, que je voudrais faire une excursion, en quelque sorte médicale, pour y retrouver la trace, ou mieux le reflet de ces stigmates de dégénérescence, dont les aliénistes ont marqué au front notre race névrosée et détraquée.

Nous allons voir comment le désordre des nerfs et le déséquilibre des pensées se traduisent en poésie.

Poésie et névrose

Comme je viens de le dire, de la surexcitation de nos nerfs épuisés est née une sorte de poésie névrosée et aussi toute une pléiade de poètes qu'aujourd'hui on prendrait pour des génies ou pour des dieux et demain pour des fous, tant leurs conceptions sont étranges et inégales.

Du reste, l'un d'eux, M. Martial Besson, s'est chargé de nous expliquer en un sonnet la poétique nouvelle :

À cette fin de siècle en proie à la névrose,
Il faut des pleurs de sang, d'amers éclats de voix,
Le subtil examen de nos cœurs aux abois,
D'étranges vers, heurtés, aux allures de prose.
Or, le poète s'est armé du froid scalpel ;
À l'art du disséqueur sombre il a fait appel ;
Puis, sur le marbre, il a couché son âme nue.
Et maintenant, aux yeux affolés des passants,
Qu'exaspère l'ardeur d'une soif inconnue,
L'âme crie et se tord dans ses doigts frémissants.

Assurément, c'est quelque chose comme cela. Mais l'âme que le poète dissèque et étale nue aux yeux des passants, c'est sa pauvre âme à lui, sa pauvre âme malade. Et la foule avide regarde ce spectacle malsain, comme on regarde avec curiosité une monstruosité ou une anomalie, une Rosa-Josepha, par exemple.

Ces sortes de poésies sont en effet de véritables déviations de l'âme humaine. C'est, du reste, la définition que Morel donne de la dégénérescence.

Maintenant, comment l'état de déséquilibre du poète se reflète-t-il dans ses vers ?

De différentes manières que je vais essayer d'examiner.